

> **Mot à mot**

Chaque semaine, une rencontre avec des auteurs, des autrices qui font l'actualité

«Lire Dürrenmatt, c'est comme boire un remontant»

Alexandre Pateau est en train de retraduire l'œuvre de l'écrivain bernois aux Editions Gallmeister. Il entame aussi une tournée de «lectures-bouffes» en France puis en Suisse

Julien Burri

Lorsqu'il travaille, Alexandre Pateau porte une chemise impeccablement repassée. Non par dandysme, mais par respect pour les auteurs. Il a traduit notamment *L'Opéra de quat'sous* pour la Comédie-Française (L'Arche, 2023). Il planche en ce moment sur la correspondance de Rilke avec la peintre Paula Modersohn-Becker. Et, depuis 2022, il s'est engagé dans un cycle de six nouvelles traductions de Friedrich Dürrenmatt chez Gallmeister.

Après *La Promesse*, écoulée à près de 20 000 exemplaires depuis 2023, puis *La Panne*, un troisième volume sort d'imprimerie : *Le Juge et son bourreau & Le Soupçon*, deux enquêtes menées par le commissaire bernois Hans Bärliach. Dans le premier, un meurtre «parfait» est perpétré sans autre motif apparent que défier la police. Dans le second, un ancien officier SS responsable d'atrocités expérimentations dans les camps, exerce en toute impunité le métier de chirurgien dans une clinique zurichoise. En 2026, sont encore annoncés *Justice* et *Le Retraité*. Ces publications remettent, de manière exceptionnelle, l'œuvre en lumière dans le monde francophone, au moment même où le Centre Dürrenmatt, à Neuchâtel, célèbre ses 25 ans.

Une musique à réinterpréter

Pour traduire, Alexandre Pateau mène des recherches poussées et retourne aux manuscrits originaux. «Il faut que je connaisse très bien l'auteur, que j'arrive à recréer autour de moi son atmosphère spirituelle. J'écoute sa voix, le plus possible. Beaucoup d'enregistrements de Dürrenmatt nous sont parvenus. Il avait un accent bernois, lent, paysan, une mélodie dont il ne s'est jamais départi.»

La phrase de l'écrivain est une musique à réinterpréter en français : «Ces textes de Dürrenmatt sont ciselés, mais il y a une assise puissante, quelque chose qui avance lentement et creuse, fore, inexorablement. On dirait que ses textes sont taillés, comme des sculptures. Le monde qu'il décrit est noir et plein de pièges, mais c'était un humaniste qui croyait à la rédemption.» Aujourd'hui, il est devenu nécessaire de le relire. «Lire Dürrenmatt, c'est comme boire un cordial. Un remontant. Il crée un rire cathartique. C'est cet humour acide, corrosif, décapant, que j'essaie de rendre dans la traduction.»

Né à Paris, Alexandre Pateau a grandi à Compiègne, en Picardie. Il a vécu en partie en Allemagne entre 20 et 30 ans, commençant par traduire le Suisse Peter Bichsel et ses *Histoires enfantines*, bénéficiant d'une résidence pour un atelier de traduction à Rarogne, en 2015. «Le village où Rilke est enterré», rappelle-t-il. Il a eu un coup de foudre pour la Suisse et vit aujourd'hui à Genève avec sa compagne Camille Luscher, également traductrice, et leur petite fille.

À l'adolescence, la découverte de l'allemand a été pour lui un choc esthétique et spirituel. «J'adore la culture allemande dans ce qu'elle a de plus beau. C'est une langue magni-



Genre Roman
Auteur Friedrich Dürrenmatt
Titre Le Juge et son bourreau & Le Soupçon
Traduction De l'allemand par Alexandre Pateau
Editions Gallmeister
Pages 304



Genre Roman
Auteur Friedrich Dürrenmatt
Titre La Panne
Traduction De l'allemand par Alexandre Pateau
Editions Zoé Poche
Pages 110

fique, beaucoup plus douce que ce qu'on a pu dire. J'essaie de faire un pont pour les lectrices et les lecteurs, de désamorcer les préjugés.» Sa famille aurait pu rejeter cette langue. Il n'en a rien été. «Une partie de ma famille, d'origine juive et polonaise, a été exterminée dans les camps», confie le traducteur. «Ma mère a été traductrice de l'allemand au français, alors que ses propres grands-parents étaient morts à Auschwitz.»

Avec des dictionnaires en papier

Il y a deux écoles chez les traducteurs, les «ciblistes» et les «sourciers». Deux courants irréconciliables – en apparence. Alexandre Pateau aime à se réclamer du premier. «Je ne colle pas toujours au texte allemand, je reformule souvent pour forger une tournure qui fera mouche en français, restituer l'effet de l'original pour les lecteurs francophones d'aujourd'hui.» Pour lui, il est impossible de vivre de la traduction. «Les gens qui le prétendent n'ont pas de loyer à payer, ou ils ne dorment pas.»

Le métier est menacé par l'intelligence artificielle, du moins la traduction de textes non littéraires. «J'ai un avis radical : pour moi, l'intelligence artificielle est une abomination. Dürrenmatt l'avait prédit dans un petit poème intitulé *Elektronische Hirne*, écrit en 1958 et



Pour traduire, Alexandre Pateau se livre à des recherches poussées. «Il faut que je connaisse très bien l'auteur, que j'arrive à recréer autour de moi son atmosphère spirituelle», dit-il. (Christophe Chammartin/Le Temps)

jamais publié.» Alexandre Pateau le fait passer au français pour nous, au débotté : «Cerveaux électroniques. Ils sont encore nos esclaves. Ils exécutent encore aveuglément ce que nous leur dictons. Mais les résultats qu'ils nous livrent ne sont déjà plus contrôlables. Seulement contrôlables par les leurs. Bientôt ils calculeront plus avant, sans nous, trouveront des formules que nous ne pourrions plus interpréter. Jusqu'à ce qu'ils découvrent Dieu, sans le comprendre. Innocents et impitoyables, punis et inoxydables, anges déchus.»

Alexandre Pateau n'utilise ni l'IA, ni Google, mais des dictionnaires papier. «C'est mon objectif : être capable de créer une traduction sans l'aide de logiciels, en écrivant à la main, avec ma seule connaissance de la langue. C'est un usage écologique, sans internet. Je vais à la bibliothèque faire des recherches. J'aimerais garder la pureté d'un geste originel.»

Lorsqu'il travaille, Alexandre Pateau porte aussi, parfois, des bretelles, un faux ventre et des charentaises. C'est un Janus. Côté pile, il est méticuleux, réservé, jusqu'au-boutiste. Côté face, le voici déjanté et libre, dans l'esprit des cabarets berlinois de l'entre-deux-guerres. C'est dans cette tenue qu'il incarne, sur scène, tous les personnages de *La Panne* dans une «lecture bouffe» pas piquée des vers.

Procès gargantuesques

En janvier, *La Panne* a paru en poche chez Zoé. Pas le roman mentionné plus haut, mais la pièce concoctée par Dürrenmatt pour la radio bavarroise, diffusée la première fois le 17 janvier 1956. Dans cette nouvelle traduction, Alexandre Pateau a inséré un avant-propos de l'auteur qui n'avait encore jamais paru en français, ni même en allemand. Dürrenmatt nous met en garde : «Cette histoire commence de manière inoffensive, quotidienne, banale, mais elle va s'avérer de moins en moins inoffensive.» Il en va de même de nombreuses

œuvres du maître, qui creusent le thème de la justice (qu'il considérerait comme «la pire invention de l'humanité») jusqu'à l'absurde.

Rappelons brièvement l'intrigue : Alfredo Traps, un voyageur de commerce, tombe en panne. Un juge à la retraite lui offre l'hospitalité pour la nuit. Pendant un repas gargantuesque, un faux procès est mis en scène par les convives. Le rôle de l'accusé revient à Traps. Il doit se défendre d'avoir commis un meurtre... Au fil de la soirée, le procès parodique glisse de plus en plus vers le réel et le tragique. Les rires laissent la place au malaise, puis à l'effroi. Dans cette version cabaret, le juge s'est mué en un juge, avec l'autorisation des ayants droit de Dürrenmatt. «Une petite dame droite de cœur, au début. Plus elle devient ivre, plus elle incarne la loi de manière implacable, jusqu'à condamner son visiteur à mort.»

A table avec Dürrenmatt

La tournée 2025 des lectures bouffe commence en France ce mois-ci, le 22 mars, à l'auberge Chez Cul de Paille de Poitiers. Elle se poursuivra en Suisse dès septembre, et devrait se clore à Neuchâtel, au Centre Dürrenmatt. Trois actes, trois plats. Le public découvre la pièce dans les auberges de la région, autour d'un menu. Exactement comme les personnages de la pièce. Alexandre Pateau connaît scrupuleusement son texte, mais ne craint ni les pannes ni les déraillements, au contraire. «Au cabaret, pas besoin de s'attacher à trouver la pureté de la phrase, on peut jouer avec ce qui se passe dans la salle, improviser. Même les erreurs, les ratés sont intégrés. Les gens mangent, boivent, rient. Ça bouge, ça explose. Mon but, c'est qu'à la fin les spectateurs aient envie de relire Dürrenmatt. Qu'ils comprennent qu'il nous permet d'affronter certaines réalités du monde actuel, qu'il est une catharsis pour notre époque.» ■